

Les bisses de l'Ancien-Lens

Autor(en): **Barras, Martin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari**

Band (Jahr): **74 (1984)**

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1005370>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les bisses de l'Ancien-Lens

En Valais, la lutte pour l'eau a vraisemblablement suivi de peu l'établissement des premiers habitants qui étaient agriculteurs ou vigneron. Pays de roc et de soleil, fréquemment balayé par le foehn, le Valais central aurait été quasiment désertique sans l'eau vivifiante qu'il fallut capter au fond des vallées et conduire jusqu'aux coteaux.

Comment ou quand situer l'origine des bisses? A vrai dire, elle se perd souvent dans la nuit des temps, comme demeure également obscure la naissance de certaines institutions de chez nous telles que les consortages, communautés, etc. On trouve cependant dans les archives communales des indications, parfois assez complètes, sur l'origine de certains bisses, notamment lorsqu'il s'agit de constructions édifiées à partir du XV^e siècle. Dans des cas qui ne sont pas rares, la tradition orale tient lieu de document quand ce n'est pas, tout simplement, la légende; légende qui a la vie dure, comme celle qui se rapporte au bisse des Fées, lequel était construit dans l'impressionnante paroi nord de Bella-Lui. Quelques consoles de bois (*boutsès*), enfoncées dans le roc ainsi que le tracé d'un chenal creusé sur le versant nord du Mont-Lachaux témoignent de l'existence d'un bisse au niveau le plus élevé. Pourquoi l'ouvrage fut-il abandonné? Nul ne le sait. Tout au plus peut-on supposer que les difficultés rencontrées dans le maintien d'une telle construction furent, à un moment donné, jugées insurmontables. Il se pourrait aussi que le recul du glacier qui recouvrait anciennement le plateau d'Aziè ait été une des causes qui ont amené la population de notre contrée à abandonner ce premier bisse. L'assertion selon laquelle les Fées, peuplades païennes, auraient en signe de réprobation, détruit le bisse qu'elles avaient construit, lorsque les lensards sonnèrent les cloches pour annoncer l'arrivée de l'eau, relève de la plus pure fantaisie.

Néanmoins, en consultant certains documents concernant la répartition des eaux, on connaît mieux l'histoire des trois autres bisses de la Louable contrée que l'on désigne par:

- *le Saint Léonin, ou Sillonin*, probablement le plus ancien, puisqu'il est déjà mentionné en 1367; il sert aujourd'hui encore à l'irrigation du vignoble qui s'étend de St. Léonard aux hameaux de Lens.
- *le Grand bisse, ou bisse de la Riouta*, long de 13 km situé à une altitude moyenne de 1100 mètres et construit en deux ans sous la haute autorité du Prieur Jean de Lens (1448/1450). La prise d'eau est située au fond du lit de la Lienne.
- *le bisse du Ro* qui prend naissance dans le vallon de l'Ertense à environ

1750 mètres d'altitude. Ce dernier bisse fut remplacé, dès 1947, par un tunnel qui débouche à Plans-Mayens, au dessus de Crans. Le parcours de l'ancien bisse a une longueur d'environ 5½ km et présente une dénivellation d'un peu plus de 100 mètres. Selon la tradition, les travaux de construction du bisse auraient été achevés vers les années 1380.

La construction des bisses

Projeter la construction d'un bisse, motiver une population entière, réunir les moyens nécessaires et, enfin, passer à l'exécution des travaux, n'était certes pas une petite affaire. Seuls le génie et le courage des constructeurs permirent l'édification d'ouvrages gigantesques, remarquables de précision et d'efficacité. Sans explosifs, sans machines et sans appareils techniques, les habitants de ce pays sont venus à bout, par leur intelligence et leur ténacité, des obstacles les plus redoutables. Il suffit de se promener sur le parcours de l'ancien bisse du Ro, de s'y arrêter, le temps d'un peu de réflexion, pour être émerveillé devant tant d'audace unie, il faut bien le reconnaître, à beaucoup de sens pratique. L'utilisation des seuls matériaux disponibles – le bois, le roc et la terre – rehausse encore le prestige de ces constructeurs intrépides qui n'attendaient l'aide de personne, si ce n'est la protection de Dieu. Aussi, pour proclamer leur confiance au divin Créateur, les hommes du bisse du Ro ont-ils gravé dans la roche une inscription que l'on peut, encore de nos jours, lire et méditer:

«Dieu bénit le travail et protège ceux qui l'aiment». Inscription admirable qui, vraisemblablement, était plus une offrande qu'un programme car, toute l'histoire des bisses est imprégnée d'un profond esprit religieux, fait de soumission et de confiance.

Fallait-il que la confiance fût grande pour s'attaquer à des parois infranchissables et y creuser, dans la roche, des niches d'environ 20 cm de côté et 15 à 20 cm de profondeur, destinées à recevoir un «*boutset*». Ces «*boutsès*», en bois de mélèze, supportaient le chéneau (aqueduc) et une planche qui servait de passage au gardien.

Selon la tradition, on avançait une planche dans le vide au-delà du dernier appui solide, on la chargeait avec des pierres pour faire contrepoids et c'est sur cette planche que l'ouvrier devait s'avancer, tailler, à intervalles réguliers, une niche dans la roche et y enfoncer un *boutsèt*. Pour établir le niveau, les constructeurs ajustaient, bout-à-bout, de petits chéneaux faits avec l'écorce de jeunes arbres et y faisaient couler un peu d'eau.

D'une manière générale, on pense que les premiers chéneaux étaient construits à partir de troncs d'arbres évidés à la gouge et posés sur les *boutsès* qui faisaient office de consoles. A côté du chéneau, une simple planche sans barrière servait de passage au gardien du bisse. Plus tard, les besoins en eau s'étant fait plus pressants à cause de l'extension des cultures, on abandonna les chéneaux faits de troncs d'arbres évidés. On les remplaça par des ché-

neaux d'un genre nouveau, construits à partir de madriers que des scieurs de long apprêtaient, si possible près du chantier.

Il est évident que l'usage des chéneaux était uniquement réservé au franchissement des parois de rochers. Partout ailleurs, dans les forêts, dans les éboulis, de même à travers des pentes à forte déclivité, un chenal était creusé à même le sol. On trouve encore de longs parcours du bisse franchissant des zones schisteuses ou morainiques.

Le chapitre de la construction, sommairement esquissé, serait incomplet s'il n'était fait mention des nombreux ouvrages de protection édifiés par dessus le bisse, aux endroits exposés aux chutes de pierres ou aux glissements des avalanches. Ces protections qu'on appelait des «couverts» étaient faites de troncs d'arbres, serrés les uns contre les autres, ce qui permettait aux avalanches ou aux chutes de pierres de passer au-dessus des ouvrages du bisse sans les endommager. En revanche, les «couverts» qui n'étaient pas absolument étanches, permettaient de récupérer quelques petits filets d'eau coulant à la surface du sol.

Structures sociales

Primitivement, ni les communes ni l'Etat ne se sont préoccupés de la construction des bisses. L'aide des pouvoirs publics n'était pas connue. Associés en consortage, ce sont les habitants de ce pays qui ont assumé les frais de construction, d'entretien et de surveillance des bisses, ainsi que les charges découlant du partage et de la répartition des eaux. Il désignèrent des hommes aptes à remplir les différentes tâches et leur donnèrent des noms de fonction tels que:

- *Avoyour*, chef responsable des eaux, (président du bisse), appelé à coordonner les travaux et à conduire les débats lors des assemblées de consorts.
- *Meniou*, chef des travaux d'entretien du bisse, responsable du bon état de ce dernier; le meniou était également chargé de tenir les comptes du bisse et d'encaisser les «*efaciè*» (droits d'eau).
- *Evouen*, gardien des eaux d'irrigation, responsable de la répartition et du déroulement des poses.

Il convient de mentionner également le garde qui occupait une fonction subalterne, mais combien importante. Chaque jour, notamment en début de saison, le garde devait parcourir le bisse, réparer les dégâts s'ils étaient peu importants ou informer le meniou en cas d'avaries graves. Dans bien des cas, la fonction de garde était exercée par un berger d'alpage qui, le soir après le travail, effectuait la visite du bisse. Le parcours lui était tellement connu qu'il n'emportait aucune lampe. Tout au plus avait-il sur lui quelques petites bûches de bois résineux (bois gras) qu'il pouvait allumer en guise de torche lorsque l'obscurité était devenue opaque, au point de ne plus rien distinguer.

Répartition de l'eau

Le bisse aboutissait à un répartiteur (*Grand Partichiou*). C'était un grand bassin muni d'ouvertures situées exactement au même niveau et ayant des dimensions identiques. Le Grand Partichiou du bisse du Ro se trouvait à Plans-Mayens. Là se faisait un premier partage: Montana/Chermignon et Lens/Icogne. Plus bas, chaque ramification était, une fois encore, divisée en deux. Dès lors, les eaux de chaque section (plus tard communes) étaient conduites dans un étang qui permettait d'accumuler et de régulariser les eaux. A partir de l'étang, chaque section (Lens, Chermignon, Montana et Icogne), avait sa propre organisation de répartition des eaux. Elle était confiée à *l'évouen* de la section, chargé de la rotation des tours.

Pour ce qui concerne le quartier de Chermignon, chaque tour comprenait 20 poses, dont quelques-unes sur le grand torrent seul. Certaines poses en revanche étaient partagées entre le grand torrent et un des torrents secondaires (Bellinsan ou Combaz de Nambio).

Chaque habitant faisant partie du consortage avait droit à une ou plusieurs poses en fonction des droits acquis, ce qui correspondait en général à la surface des prés fauchables. Parfois, lorsqu'un pré était vendu ou échangé, le droit d'eau était considéré comme faisant partie intégrante de la propriété. Il était de ce fait cédé au nouveau propriétaire (cas assez rares). La distribution contrôlée de l'eau entraînait en vigueur vers la fin du mois d'avril, en général dès la levée du bisse. Quant à la rotation des poses, elle se poursuivait jusque vers la mi-septembre. Dès lors, le peu d'eau que le bisse fournissait servait à remplir les étangs (réserve en cas d'incendie) et à l'abreuvement du bétail.

Anciennement, la plupart des habitants ne savaient ni lire ni écrire. Aussi, au lieu d'établir une liste des ayants-droit, avait-on recours aux marques de famille, sculptées sur des bâtons en bois dur, d'environ un mètre de longueur. La veille d'une pose, *l'évouen* suspendait devant sa maison le ou les bâtons (un ou deux torrents) que l'on venait consulter en fin d'après-midi. Si la marque de famille se trouvait au dessus de la ligne médiane entourant le bâton comme un anneau, à mi-hauteur, on pouvait utiliser l'eau du torrent dès le matin et jusqu'à 13 heures. Si, au contraire, la marque se trouvait sous la ligne médiane, on prenait l'eau à 13 heures et jusqu'au tarissement du torrent. *L'évouen* était le seul dépositaire des bâtons contenant les marques de chaque famille faisant partie du consortage. Chaque marque lui était connue; de ce fait, il pouvait exercer un certain contrôle auprès des utilisateurs, évitant ainsi des abus toujours possibles en période de sécheresse.

Témoignages

La fin avril approchait. Les habitants attendaient avec impatience le début du premier tour. Encore deux ou trois jours de travail disait le *meniou*. Il est vrai que ce rude hiver qui ne voulait pas finir avait mis à mal de nombreux

ouvrages qu'il fallut réparer, si ce n'est reconstruire entièrement, selon les cas.

Un soir, alors que nous étions rassemblés autour de l'unique lampe à pétrole, mon père parlait des travaux que nous devrions entreprendre les jours suivants. S'adressant à moi, il me dit entre autre: demain, il faudra que tu te lèves tôt. Etienne Rey, le *meniou*, a besoin de toi pour le travail du bisse. Il passera vers cinq heures et quart; il a demandé que tu prennes une pelle.

Le fait que le *meniou* ait accepté que je l'accompagne au bisse semblait me hisser d'un seul coup au rang des hommes. C'est du moins ce que je croyais en ce temps là car, pour moi, la mise en état du bisse ne pouvait être qu'une affaire d'hommes.

J'avais 16 ans...

Théoriquement, je connaissais tous les travaux qu'il fallait exécuter chaque printemps après le départ des neiges. Cette connaissance m'avait été transmise par mon père qui se plaisait, lorsque nous travaillions ensemble, à me parler de ces travaux et à me rappeler certains faits particulièrement marquants concernant les bisses. Je me souviens encore de quelques événements comme:

- L'avalanche de la Zera qui faillit emporter plusieurs ouvriers.
- La rupture de la digue du bisse, deux jours avant l'alpée des montagnes-dedans. Les eaux avaient complètement raviné le couloir situé à proximité des mayens du Praz dou Taillour; quant au chemin des alpages, il avait été emporté. Il fallut, en toute hâte, recréer un chemin permettant le passage des bergers, des mulets et du bétail.
- L'accident du *meniou* lors de l'abattage d'un mélèze, à mi-parcours du bisse. Malgré une fracture du péroné, le *meniou* était arrivé à Crans par ses propres moyens, avant qu'on ne puisse lui venir en aide.

Ce soir là, je pensais à tous ces événements en attendant le sommeil qui tardait à venir. Pourtant, avant la levée du jour j'étais éveillé. Les préparatifs pour la journée furent vite expédiés de sorte qu'en peu de temps j'étais prêt à partir. Au moment de quitter la maison, maman me recommanda la prudence. Elle était fort inquiète, bien qu'elle n'y laissa rien paraître. Bien des années plus tard, j'appris qu'elle avait passé une partie de la soirée et de la nuit à prier afin qu'il ne m'arrive rien de fâcheux.

La rencontre avec le *meniou* se passa le plus naturellement du monde. Chemin faisant, nous parlâmes du temps, des travaux de la campagne puis, plus tard, des travaux du bisse. Et une heure de marche, nous avions atteint le haut des Plans-Mayens. A partir de cet endroit commençaient les choses sérieuses. Au moment où il s'engageait sur le petit sentier qui conduit au bisse, le *meniou* se découvrit et commença une prière à laquelle il me demanda de répondre. Ainsi, les Ave succédèrent aux Pater jusqu'au moment où la rive du bisse fut atteinte. Il s'agissait d'une coutume immuable dont le caractère sacré ne fut jamais contesté. Le simple fait

d'implorer la protection divine faisait prendre conscience, même aux moins dévôts, des dangers qu'il faudrait affronter durant la journée.

Au fur et à mesure que nous avançons sur le parcours du bisse, le *meniou* m'indiquait le nom des différents secteurs et me parlait de leur particularité. Il me disait par exemple: ici, nous sommes sur un des secteurs d'Icogne qui va jusqu'au roc que tu vois là-bas; après commence un des secteurs de Montana qui finit au dévaloir de Chetseron. Ainsi, par bribes et morceaux, je faisais connaissance avec la réalité des choses du bisse. Je constatais que les secteurs étaient plus ou moins longs selon que les difficultés d'entretien qu'il fallait surmonter étaient plus ou moins grandes.

Avant sept heures, nous avons atteint le lieu de travail où fumait encore faiblement un feu, allumé quelques jours auparavant. Le *meniou* s'occupa de réanimer le feu puis, me tendant un grand sac de jute, il me demanda de lui apporter de la mousse que je devais trouver quelques centaines de mètres plus loin, en amont du bisse.

Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour remplir les trois quart du sac que je hissai sur mon dos. Pour commencer, tout alla bien. La charge n'étant pas trop lourde, j'avançai à grandes enjambées. Les vrais difficultés commencèrent lorsque j'arrivai à un passage où le roc en surplomb obligeait l'homme à se baisser fortement. Chose facile, qui ne posait pas de grands problèmes pour autant qu'on ne portait rien sur le dos. Dans le cas qui me concernait, la situation était plutôt délicate et les solutions pas très nombreuses. Après avoir envisagé diverses possibilités, je pris le sac de la main gauche, le laissai pendre dans le vide et, de la main droite, j'assurai mon équilibre comme je l'aurais fait d'une main-courante. J'avançai très lentement, faisant bien attention de ne pas perdre mon chargement de mousse et aussi de ne pas être déséquilibré par le poids du sac. Une fois le passage délicat franchi, je repris une cadence normale et arrivai rapidement vers le *meniou*.

La réception ne fut pas celle que j'attendais. Le *meniou* me gronda sévèrement, me faisant remarquer que c'était une folie d'avoir pris une telle quantité de mousse. Il pensait surtout aux risques inconsidérés que j'avais pris inutilement. Il me fit comprendre que si je voulais, en d'autres occasions, travailler au bisse, il fallait que j'apprenne à être prudent. Quelle leçon pour un jeune qui croyait déjà avoir conquis quelques galons: je devais m'en souvenir longtemps!

Pendant le temps que dura la cueillette de la mousse, le *meniou* avait préparé une assez grande quantité de fines branches de sapin-blanc. Elle servaient à colmater les interstices des digues artificielles, faites de troncs de sapins que l'on superposait après les avoir égalisés à la hache. La stabilité des digues était assurée par des barres de fer scellées dans le roc.

La mousse qu'il fallait tasser au moyen d'un coin de bois, était la plupart du temps mêlées aux fines branches de sapin. Un tel colmatage, s'il était bien fait, rendait le bisse presque complètement étanche. C'était un travail qui requérait de la minutie et une grande application. Aussi, était-il confié à des personnes expérimentées, aidées, s'il le fallait, par des ouvriers plus

jeunes. La mise en état de la digue nous prit beaucoup de temps. La fin de la journée arrivait alors que nous n'étions pas encore au bout de notre tâche. Si, comme je l'ai déjà dit, je connaissais la plupart des travaux du bisse, dans la pratique, ce que je devais exécuter ne me parut pas si simple. Lorsque le *meniou* m'obligea à recommencer un colmatage mal fait, je constatai à mes dépens qu'il me fallait encore acquérir ce tour de main que seuls les ouvriers expérimentés possédaient. Heureusement, mon maître était patient et il aimait démontrer son habileté. Il ne me restait plus, dès lors, qu'à profiter de la leçon qui était donnée.

Le soleil était déjà bas lorsque, laissant les outils sur place pour le lendemain, nous nous décidâmes à rentrer. Après quelques centaines de mètres, nous rejoignîmes le *meniou* de Lens, accompagné de quelques ouvriers qui s'apprêtaient, eux aussi, à partir. Comme on peut le penser, le bisse et ses problèmes étaient l'objet de toutes les conversations.

Le lendemain, nous étions plus nombreux. Pour arriver à terminer les travaux qu'il fallait encore exécuter, le *meniou* s'était assuré l'aide de deux ouvriers. Nous rencontrâmes, à Plans-Mayens, l'équipe de Lens et celle de Montana qui s'accordaient une courte pause avant de poursuivre la route. C'était la coutume. Après quelques minutes, le doyen des *menious*, Etienne Rey, prit la tête de la cohorte, se découvrit et commença la prière d'usage, suivi des autres *menious* et des ouvriers qui répondaient, tout en cheminant sans hâte vers le bisse. Puis, la conversation reprit, chacun allant de son histoire jusqu'au moment de la dislocation. Bientôt, un premier groupe s'arrêta à l'entrée d'un secteur de Lens où il y avait quelques travaux à terminer. Ce fut ensuite au groupe de Chermignon de faire halte, tandis que ceux de Montana continuaient leur chemin.

Nous savions que la journée serait encore plus rude qu'elle n'avait été la veille. En effet, la levée du bisse était prévue pour le jour même et il y avait encore passablement de choses à faire. Alors que le *meniou* poursuivait le colmatage de la digue artificielle, colmatage qui n'avait pu être achevé le jour précédent, mon camarade et moi devions abattre deux jeunes sapins destinés à refaire le passage du garde, arraché par les coulées de neige. Comme toujours en pareil cas la grande difficulté résidait, dans le transport des matériaux. Dans certains cas, c'était le poids qui était gênant dans d'autres leur dimension. De plus, les positions souvent inconfortables que l'on ne pouvait éviter n'étaient pas dénuées de risques, ce qui mettait parfois en péril la vie des hommes. Aussi s'établissait-il entre les hommes du bisse des liens étroits et un merveilleux esprit de solidarité que les efforts et les sacrifices faits en commun venaient consolider.

A midi, la plupart des travaux étaient achevés. L'après-midi fut consacré à une visite du bisse. Tout était soigneusement examiné. Aucune faute, aucune négligence n'échappaient au *meniou*. Il nous les signalait, nous demandant de remédier immédiatement à tout ce qui pouvait être la source d'ennuis futurs.

Bien que la levée du bisse fut imminente, il restait encore une tâche essentielle à exécuter, à savoir la création de barrages de neige destinés à trou-

bler l'eau. Profitant d'un solde d'avalanche, nous nous mîmes à couper de gros blocs de neige durcie qui venaient s'entasser dans le lit du bisse. Dès que la masse d'eau rencontrait un tel barrage improvisé, il se produisait un refoulement jusqu'au moment où le poids de l'élément liquide vint bousculer les blocs de neige accumulés. Ceux-ci, sous l'effet de la poussée racleaient les côtés et le fond du bisse, faisant de la première eau une sorte de boue liquide. Plus l'eau était troublée, plus vite les colmatages récents devenaient étanches.

Alors que notre tâche n'était pas encore terminée, nous vîmes s'avancer vers nous deux ouvriers de Montana, chargés de suivre la progression de l'eau. Le bisse était levé. Il était de règle que chaque deux ou trois cents mètres, des hommes accompagnent le courant. Il s'agissait d'une surveillance nécessaire destinée à éviter des débordements que des obstacles imprévus auraient pu provoquer. En dernier venaient *l'avoyour* et les *menious*. Ils paraissaient satisfaits. Une heure et demie à deux heures plus tard, tout le monde était rassemblé vers le Grand Partichiou, heureux de ce que la première mise en charge du bisse s'était déroulée sans accroc. Il est vrai que pour les *menious*, la tâche ne s'arrêtait pas là: dès le lendemain, ils reviendraient au bisse pour une ultime visite. Cette inspection devait leur permettre d'évaluer la qualité du travail effectué et même d'apporter quelques retouches à ce qui avait été fait. Ils pouvaient aussi, dans certains cas, programmer l'exécution de travaux moins urgents.

La levée du bisse

J'avais près de 20 ans lorsqu'un jour, chemin faisant, je demandai au *meniou* comment se passait la levée du bisse. Au lieu de me décrire le déroulement des opérations, le *meniou* me fit simplement savoir qu'il avait l'intention de me prendre avec lui car, disait-il, il est utile d'avoir sur place un ou deux ouvriers. Je ne tirai rien de plus pour l'instant. Il me fallut attendre l'après-midi pour qu'il me soit donné de rencontrer les responsables du bisse, réunis à proximité du «*leviou*» (prise d'eau). L'examen des travaux était terminé. Quelques ouvriers complétaient encore les barrages de neige en attendant l'arrivée de l'eau dont il fallait tout de suite surveiller la progression.

L'avoyour, un homme de Lens, s'adressa en patois aux hommes qui attendaient l'instant de la levée du bisse. Il félicita les *menious* et les ouvriers du bon travail qu'ils avaient exécuté. Il ne manqua pas de relever quelques-unes des difficultés majeures rencontrées lors des travaux qui s'achevaient avec la levée du bisse. Il dit enfin son espoir de voir le bisse apporter, comme par le passé, la fertilité au pays. Puis, pour ne pas faillir à la coutume ancestrale, *l'avoyour* se découvrit et commença à prier, demandant la protection du Souverain Maître à tous après quoi il annonça à l'assistance que l'on prierait encore trois Pater et Ave pour le repos des âmes de tous les ouvriers décédés qui, depuis des siècles, avaient travaillé au bisse.

L'avoyour et deux *menious* s'avancèrent vers la clé (écluse) qu'ils soulevè-

rent et fixèrent à une certaine hauteur au moyen d'une cheville de bois. Immédiatement, une part importante de l'eau qui coulait abondamment dans le lit de l'Ertentse s'engouffra dans le bisse. Une fois de plus celui-ci était mis en charge pour la prospérité de toute une population d'agriculteurs.

De graves qu'ils étaient, les visages des hommes s'épanouirent rapidement. Chaque *meniou* avait apporté pour la circonstance une ou deux bouteilles de leur meilleur vin. On était content; chacun se sentant un peu concerné par la réussite du jour.

La fin du bisse

Le développement des stations de Crans et Montana, la modernisation des habitations et les nouvelles méthodes de culture de la vigne engendrèrent des besoins nouveaux, tant en eau potable qu'en eau d'irrigation. Pour faire face à une situation qui évoluait très rapidement, les autorités civiles de la Louable Contrée se concertèrent et cherchèrent ensemble le moyen de parer au manque d'eau. L'idée de moderniser le bisse du Ro fut vite abandonnée. Outre le coût d'une telle opération, un bisse à plus forte capacité n'aurait pas résolu le problème de l'eau potable qui était devenu primordial pour l'économie du pays. Après des études techniques effectuées par un bureau d'ingénieur, la solution d'un tunnel, captant l'eau de l'Ertentse et la conduisant à Plans-Mayens, fut retenue. Le tunnel offrait d'autre part la possibilité d'y faire passer une conduite d'eau potable à grand débit. Quant aux captages des sources des alpages d'Er de Chermignon et Er de Lens, ils devaient assurer, pour de longues années, l'approvisionnement du pays en eau potable. Le projet, présenté au service des améliorations foncières du canton du Valais, trouva l'appui du gouvernement avant d'être transmis aux instances fédérales pour approbation. Le bien-fondé des demandes ayant été reconnu, l'ouvrage fut partiellement subsidié, tant par la Confédération que par l'Etat du Valais.

Quant aux travaux de forage, ils furent adjugés à une entreprise valaisanne. Après quelques mois, cette dernière connut de grandes difficultés financières l'obligeant à rompre le contrat qu'elle avait signé. Une autre entreprise de Suisse alémanique se substitua à la première et mena à bien, en trois ans, l'achèvement des travaux.

Le tunnel de Mont-Lachaux, comme on l'appelle, fut inauguré en 1947. Une ère nouvelle était ouverte en ce qui concerne le régime des eaux, bien que l'on ne puisse prétendre que le problème soit définitivement résolu. L'efficacité venait remplacer ce qui, pendant des siècles, avait été l'espoir de survie de toute une population: le bisse.

On n'arrête pas le progrès; on ne doit donc pas regretter ce que nous avons dû abandonner. Le bisse du Ro est devenu un chemin pédestre et, accessoirement, une charmante promenade pour touristes. Combien cependant auront parcouru le tracé de l'ancien bisse sans prêter la moindre attention à l'inscription qui reste gravée dans le roc, au-dessus d'un vide impressionnant: «Dieu bénit le travail et protège ceux qui l'aiment!»